

art press

NOVEMBRE 2022 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

BORIS MIKHAÏLOV INTERVIEW
MUSÉE DU LOUVRE : LA NATURE MORTE
LÍVIA MELZI ZOE LEONARD
CYPRIEN GAILLARD PAR OLIVIER SCHEFER
NOUVELLE SCÈNE À BELGRADE
MRDJAN BAJIĆ PAR OLIVIER KAEPPÉLIN
PHILIPPE QUESNE AU FESTIVAL D'AUTOMNE
PAUL NIZON JACQUELINE SALMON

CAN 13,60 SCA
DOM 9,20 € - PORT. CONT. 9,20 €
BEL 8,90 € - JAPON 1650 JPY
CH 11,60 FS - MAROC 85 MAD



504

CAMILLE PRADON

Camille Prunet

Dans la démarche de Camille Pradon, l’image – photographie, film ou dessin – ne constitue pas tant un point de vue extérieur sur le monde que la traduction d’un questionnement sur sa nature, où ce qui semble renvoyer à l’extérieur met en lumière ce qui opère à l’intérieur, de façon cachée. Une sélection de photographies a été montrée en septembre dernier à l’occasion de l’ouverture de la galerie Lilia Ben Salah à Paris. Elle y bénéficiera d’une exposition personnelle en juin 2023.



■ Camille Pradon travaille avec différents supports et matériaux et fait de l’image un enjeu central dès ses premières œuvres. Évoluant ces dernières années entre la France, l’Italie et la Tunisie, elle puise notamment dans les récits offerts par le patrimoine matériel et immatériel des différents territoires. Cela se manifeste dans des temporalités complexes dont témoignent les rites ou encore le minéral : les pierres des cimetières marins tunisiens, une carrière de marbre italienne, des céramiques emplies d’eau, un fragment rocheux de la montagne Sainte-Victoire. Les histoires que portent ces pierres a priori inertes, non vivantes, autorisent à se rappeler que le monde est un récit partagé. Les images renvoyées par le monde ne sont pas à prendre au premier degré, comprend-on : elles existent pour nous apprendre à voir ce qui se passe en elles.

LES MILIEUX DE L’IMAGE

L’image a tendance à coller, comme lorsque les rails semblent suivre le train en mouvement, suivant de près le récit du réel dont nous fabriquons l’histoire. Camille Pradon ne s’intéresse pas à une quelconque téléologie de l’image ni même à sa vérité ; elle déroule le film du réel en en montrant la fragilité. Dans ses premières œuvres vidéos (*l’Œil en cible*, 2015 ; *No Rush*, 2017-18), Camille Pradon insiste sur la violence opérée par la « prise » de l’image, sur la position éminemment intrusive et voyeuriste de celle ou celui qui « shoote » pour être au plus près du réel. Cette défiance se déplace par la suite dans son travail, et sans doute la vidéo *Sans sommeil* (2018) marque-t-elle un tournant. L’artiste quitte sa position d’extériorité pour pénétrer les fluidités et les liquidités de l’image.

Dans cette vidéo, nous assistons au démantèlement d’une station spatiale à travers des images machiniques de caméra de surveillance prises sur internet et retravaillées, qui nous parviennent comme par erreur. L’échec de la visée informative – la récolte de données – se traduit dans des formes flottantes, sombres et floues. Surgit une écologie des images problématique, qui rappelle les propos de l’artiste Trevor Paglen sur ces images aujourd’hui produites *par* des machines *pour* des machines, desquelles l’humain est exclu (1). *Métaplasme* (2019), impression numérique longue de 7,80 mètres, prolonge ce travail sur la matière chiffrée et insiste sur le rapport dissonant à l’espace et au temps qu’exacerbe la référence au monde stellaire. Cette attention à la matière est corrélative d’une observation fine des divers « milieux » desquels l’image surgit. La série photographique des *Lignes écrites* (2021-22) est particulièrement saisissante sur ce point : des



cercles plus ou moins sombres apparaissent sur fond blanc, comme une constellation. Des ombres indiquent qu’il s’agit de creux ou de bols – bien qu’on ait parfois l’impression d’un relief bombé – façonnés dans les pierres tombales du cimetière marin de Sidi Bou Said. Le feu du soleil révèle le moindre détail de cette géographie tombale, milieu paradoxalement vivace du cimetière. Les bols servent d’abreuvoir ou de réceptacle pour les graines destinées aux oiseaux. En nous plongeant dans ce microcosme, les images signalent une forme de continuité entre la vie et la mort, le ciel et la terre, les disparus et les vivants.

De gauche à droite *from left*: **Pietà**. 2022. **Pierre de veille**. 2022. Photographies *photographs*

L’IMAGE-NAVIRE

Ces images sont aussi à appréhender comme des métaphores, au sens où elles invitent à un déplacement en emportant avec elles des récits et temporalités variés. Dans la série photographique *Pierres de veille* (2022), les images proviennent du cimetière marin de Mahdia où le sol comme les pierres de veille et les tombes sont chaulés. Nous sommes donc face à des images très blanches, comme dans *Lignes écrites* : quelques angles se devinent, une colonie de fourmis prend furtivement possession de l’espace. Les discrètes pierres de veille disposées non loin de

INTRODUCING

la Porte de la mer et de l’ancien port punique célèbrent l’attente et l’horizon, dans cette ville historique de pêcheurs. Elles lient l’eau et la terre, installent un temps long. L’épaisseur du temps se lit dans la blancheur érodée, la présence d’autres temporalités vivantes et le maillage de divers récits inscrits sur ces mêmes rivages. Ainsi, au début du 20^e siècle, des pêcheurs d’éponges de Mahdia découvrent une antique cargaison d’objets d’art provenant d’un navire grec du 1^{er} siècle avant notre ère, aujourd’hui exposée au Musée national du Bardo à Tunis.

Le souvenir de ces objets marqués par leur passage sous l’eau ne quitte plus l’esprit de Camille Pradon depuis sa visite au musée en 2016. Elle entame alors des recherches qui l’amèneront indirectement aux témoignages de l’archéologue français Alfred Merlin qui a dirigé les campagnes de fouille de l’épave. De cette histoire-là, l’artiste tire un ensemble de quatre vidéos courtes (*Bleu auquel nous appartenons*, 2020-21) qui a été présenté à la Cité internationale des arts à Paris où Camille Pradon a bénéficié de deux résidences en 2020 et 2021. Les vidéos sont muettes et déroulent un fil ténu rappelant la tempête qui a englouti le navire grec : un drapeau surexposé portant l’inscription arabe « tempête » travaillé par le vent comme une voile de navire abandonné ; un orage éclairant par intermittence la ville de ses caprices lumineux ; une vidéo floue semblable à une vision subaquatique ; et une main caressant par ombre interposée un des bustes de femme repêchés. Chaque

De gauche à droite *from left*: **Bleu auquel nous appartenons** (Tempêtes, Maxime). 2021. Installation vidéo. Vue d’exposition *show view* festival Le Court en dit long, Centre Wallonie Bruxelles x Cité internationale des arts, Paris. **Sans sommeil**. 2018. Vidéo



vidéo est comme une ode à ces histoires qui dorment et que parfois l’on réveille, sans chercher à saisir s’il s’agit de présent, de passé ou de futur. Ainsi, Camille Pradon aime à travailler par rebond, se laissant emmener par l’énergie des récits cachés sous les pierres qu’elle retourne. ■

1 Trevor Paglen, “Invisible Images (Your Pictures Are Looking at You),” *The New Inquiry*, 8 décembre 2016 [En ligne].

Camille Prunet est enseignante en histoire et théorie de l’art à l’Université Toulouse 2 - Jean Jaurès. Elle a notamment publié Penser l'hybridation. Art et biotechnologie (*L’Harmattan*, 2018) *et été commissaire de* Beyond Jungle (2021, *Lieu Commun*, Toulouse).

Camille Pradon

Née en *born in* 1993 à *in* Oullins

Vit et travaille entre *lives and works*

between Rouen et *and* Tunis

Formation Education:

2010-15 École supérieure d’art et design, Saint-Étienne

2014 Accademia di belle arti, Bologne

Résidences Residencies:

2021 Grand Tour, Institut français Italia

2020-21 Cité internationale des arts, Paris

2020 Villa Salammbo, Institut français de Tunisie, Tunis

Expositions personnelles Solo shows:

2023 Galerie Lilia Ben Salah, Paris

2021 *Metaphora, prélude*, Cité internationale des arts, Paris

2019 *Corps premiers*, Ateliers du Grand Large, Décines

Expositions collectives Group shows:

2021 *Le Court en dit long*, Centre Wallonie Bruxelles

et Cité internationale des arts, Paris

2020 *10 ans de Finis Terrae*, île d’Ouessant

2019 *El Kazma W Lahwez*, Gabes Cinema Fen, Gabès

2019 *Paysages manufacturés*, Biennale de Lyon,

Résonance, L’Aqueduc, Dardilly

The image in Camille Pradon’s approach

—be it in the form of photographs, films or drawings—is not so much an external point of view as a form of introspection, where what seems to be referring to the outside world reveals what is secretly at work within. Last September, her photographs was shown on the occasion of the opening of the Lilia Ben Salah gallery in Paris. The artist will be presenting a solo show there in June 2023.

Camille Pradon works with a variety of media and materials. From the outset, she has made the image the defining issue in her work. The artist, whose career has spanned France, Italy and Tunisia in recent years, is particularly inspired by the stories inherent in the tangible and intangible heritage of these different territories. This is expressed by the complex temporalities suggested by rites or mineralities: the stones of Tunisian marine cemeteries, an Italian marble quarry, ceramics filled with water, a rocky fragment of the Mont Sainte-Victoire. The stories contained in these seemingly inert, non-living stones remind us that the world is a shared story. Images sent back by the world are not to be taken at face value, she implies: they exist to teach us to see what is happening within.

IMAGE ENVIRONMENTS

Images tend to stick, like rails that appear to be following a moving train, clinging to the narrative of reality which forms the basis for the story that is created. Camille Pradon is not interested in any kind of teleology of the image, or even in the truth; she pulls on the reels of the spool, unravelling the film of reality by revealing its fragility. In her first video works (*L’Œil en cible*, 2015; *No Rush*, 2017-18), Camille Pradon emphasised the violence inherent in “taking” an image, the highly intrusive and voyeuristic position of the person “shooting” in order to get to the heart of reality. This defiance has subsequently shifted around in her work, of which the *Sans sommeil* (2018) video undoubtedly represents one of the turning points. Here, the artist leaves her position of exteriority to penetrate the fluidity and liquidity of the image. In this video, we witness the dismantling of a space station, conveyed by mechanistic images from surveillance cameras. Taken from the internet and reworked, these images appear to reach us quite by accident. The failure of the informative purpose—data collection—is reflected by dark, floating, blurry forms. A problematic ecology of images emerges, recalling the words of the artist Trevor Paglen on the subject of images that are currently produced *by* and *for* machines, from which the human



is excluded (1). *Métoplasm* (2019), a 7,80-metre long digital print, pursues this work on encrypted matter, emphasising the dissonance inherent in the relationship to space and time, which is exacerbated by the reference to the stellar system.

This attention to matter is correlated to a subtle observation of the various “environments” in which images emerge. The *Lignes écrites* photo series (2021-22) is particularly striking in this regard: more or less dark circles appear on a white background, like a constellation. Shadows indicate that they are hollows or bowls—although they sometimes give the impression of relief—carved into the tombstones of the Sidi Bou Said Marine Cemetery. The fire of the sun reveals the smallest details of this funerary geography, the paradoxically perennial environment of the cemetery. The bowls serve as drinking troughs or receptacles for birdseed. By immersing us in this microcosm, the images indicate a form of continuity between life and death, heaven and earth, the living and the departed.

IMAGE-SHIP

These images are also to be understood as metaphors, in the sense that they invite a transfer by carrying with them various narratives and temporalities. In the photo series *Pierres de veille* (2022), the images were taken

in the Mahdia Marine Cemetery, where the ground, as well as the watchstones and tombs, are treated with lime. We are therefore faced with very white images, as in *Lignes écrites*: we can discern a few angles, an ant colony furtively taking possession of the space. The discreet watchstones, located close to the sea gate and the ancient Punic port, celebrate anticipation and horizons in this historic fishing town. They connect water and earth, establishing a long-term perspective. Their eroded whiteness reveals the layers of time, the presence of other living temporalities and the interweaving of different narratives inscribed on these same shores. Thus, at the beginning of the twentieth century, sponge fishermen from Mahdia discovered an ancient cargo of art objects in the wreckage of a Greek ship from the first century BC. The objects are currently on display at the Bardo National Museum in Tunis. Since her visit to the museum in 2016, Camille Pradon had retained the memory of these objects, marked by their immersion in water. She began research that would indirectly lead her to the witness accounts of the French archaeologist Alfred Merlin, who led the excavation campaigns to explore the wreck. On the basis of this story, the artist made a series of four short videos (*Bleu auquel nous appartenons*, 2020-21). These

were presented at the Cité internationale des arts in Paris, where Camille Pradon completed two residencies in 2020 and 2021. The silent videos tease out a tenuous thread, recalling the storm that engulfed the Greek ship: an overexposed flag bearing the Arabic inscription for “storm,” shaped by the wind like an abandoned ship’s sail; a thunderstorm intermittently lighting up the city; a blurred video reminiscent of a subaquatic vision; and a hand caressing one of the salvaged female busts by a play of shadows. Without seeking to grasp whether the subject is the past, the present or the future, each of these videos is like an ode to these sleeping stories, which are occasionally awoken. Camille Pradon tends to work by rebound, giving herself over to the energy of these hidden stories, leaving no stone unturned. ■

Translation: Juliet Powys

1 Trevor Paglen, “Invisible Images (Your Pictures Are Looking at You),” *Thenewinquiry.com*, December 8th, 2016 [Online].

Camille Prunet is a professor of art history and theory at the University of Toulouse 2 – Jean Jaurès. She has notably published Penser l'hybridation. Art et biotechnologie (*L’Harmattan*, 2018), *and curated* Beyond Jungle (2021, *Lieu Commun*, Toulouse).